This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Phil
7054
101

Phil7054.101

Bd. July, 1871.

Roubaud, F. C. C. Fellin

Calais 8 Juin 1853.

LA DANSE DES TABLES

PHÉNOMÈNES PHYSIOLOGIQUES DÉMONTRÉS

PAR

LE DOCTEUR FÉLIX ROUBAUD

AVEC GRAVURE EXPLICATIVE

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE.

1853

LA DANSE

DES

TABLES

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LA DANSE
DES TABLES

PHÉNOMÈNES PHYSIOLOGIQUES DÉMONTRÉS

PAR

LE DOCTEUR FÉLIX ROUBAUD

AVEC GRAVURE EXPLICATIVE

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE LA MAISON DORÉE.

1853

Phil 7054.101

PRÉFACE

Les journaux allemands révélèrent, il y a un mois, des phénomènes étranges, bizarres, incroyables même. Comme chez à peu près tout le monde, mon premier sentiment fut un sentiment d'incrédulité; mais bientôt des hommes dont je connaissais l'honorabilité, des médecins, des savants qui m'étaient connus soit personnellement, soit par leurs œuvres, publièrent les résultats de leurs expériences et attestèrent la réalité de

ces phénomènes, quelque mystérieux, quelque inexplicables même qu'ils fussent.

Dès lors l'incrédulité n'était plus permise; le doute, tout au plus, se pouvait encore produire, mais à la condition d'expérimenter et d'observer à son tour.

C'est ce que je fis.

Depuis un mois à peu près, tout entier à mon œuvre d'investigation, j'ai sondé cet océan immense et nouveau qui tout à coup s'est montré à la science moderne. Aujourd'hui, le doute même n'est plus possible; quelle qu'en soit la cause, il faut admettre des faits positifs, matériels, qui se produisent constamment avec une sorte de précision mathématique, et dire à ceux qui essayeraient de les nier : *Aveugles qui ne les voient pas!!*

Après avoir mis hors de doute, par des expérimentations aussi nombreuses que va-

riées, l'existence du phénomène nouveau, j'ai cherché à déterminer les circonstances au milieu desquelles il se produisait et les conditions de toutes sortes qui favorisaient sa manifestation. — Je crois être parvenu sous ce rapport à des résultats encore inconnus. — Quoique soldat de la presse scientifique, et toujours sur la brèche, je ne me suis pas hâté de les publier, parce que je voulais me présenter au public avec une conviction profonde et l'autorité que donnent des observations multiples et diverses.

Est-il possible, en l'état actuel des choses, de déterminer, voire même de nommer la cause de ces effets merveilleux? Je ne le pense pas. Comme on le verra plus loin, ces effets ne peuvent être rapportés ni à l'électricité, ni au galvanisme, ni au calorique, ni au magnétisme terrestre. — J'ai bien souvent entendu prononcer les mots de

magnétisme animal; mais qu'est-ce que le magnétisme animal, et quelles relations peut-il exister entre la lucidité mensongère ou tout au moins douteuse des somnambules avec le phénomène si positif et si incontestable, appelé la *danse des tables?*

La *danse des tables!!* Le public, toujours avide du merveilleux dans les choses aussi bien que dans les mots, a consacré ces expressions que l'usage seul nous a fait conserver. — Elles donnent une idée incomplète et fausse du phénomène : incomplète, parce que les objets de toute nature partagent le privilége des tables; fausse, parce que le mouvement imprimé aux corps inanimés ne se produit pas par sauts et par saccades comme dans la danse. — Ce serait plutôt une valse, si le mouvement était constamment rotatoire; mais on verra dans mes expériences qu'il peut devenir rectiligne d'a-

près un ordre de la volonté. Cependant j'estime qu'il faut conserver cette dénomination qui rappelle tout à la fois le point de départ de la découverte et le merveilleux du phénomène, sans parler de la consécration universelle qu'elle a reçue.

Je ne terminerai pas sans émettre le vœu que les corps savants citent à leur barre des faits qui peuvent devenir le point initial des plus belles conquêtes de l'esprit humain; et qu'ils ne les abandonnent pas entre les mains indignes de la spéculation et du charlatanisme. — Ce vœu, déjà formé par tous les hommes sérieux de la presse scientifique, sera-t-il entendu? — Je le désire.

Paris, le 10 mai 1853.

CHAPITRE PREMIER

HISTORIQUE

CHAPITRE PREMIER.

HISTORIQUE.

La découverte dont je vais raconter l'histoire, a dès son origine, une destinée bizarre. Communiquée au monde par deux jeunes filles, ignorantes peut-être de la valeur du phénomène, elle est mêlée aux pratiques d'une secte religieuse, et sa réalité fait le succès des superstitions les plus folles, des croyances les plus ridicules ; perdue, pour ainsi dire, au milieu des mystérieux exercices d'une religion bizarre, attribuée à la présence et à l'intervention d'un ange ou d'un esprit du bien, elle reste pendant quatre ans l'apanage de quelques visionnaires, et le privilége exclusif de pauvres convulsionnaires.

Enfin la religion nouvelle quitte son berceau, elle traverse les mers, et ne trouve un asile, dans le vieux continent, que sur la terre classique du mysticisme et de l'idéalité. Mais, tandis que le mysticisme américain s'élève, sur les ailes de l'imagination, dans les mondes du merveilleux et des superstitions, le mysticisme allemand, toujours appuyé sur la raison, ne s'égare et se perd que dans les sphères les plus hautes de l'esprit : l'un est le résultat de l'exaltation des facultés spéculatives, si l'on peut ainsi dire, et l'autre la conséquence de l'exaltation des facultés positives.

Grâce à ce double caractère, l'Allemagne, de toutes les nations de l'Europe, pouvait seule accueillir les récits étranges de la secte religieuse d'Amérique, et dégager en même temps ce que ces récits contenaient de faux et de vrai, d'imaginaire et de réel.

C'est en effet par elle que le monde a été initié à la connaissance du phénomène merveilleux qui fait le sujet de ce livre.

Comment ce phénomène a-t-il été découvert ? par quelle mystérieuse intuition deux jeunes filles américaines ont-elles montré aux hommes

étonnés des horizons nouveaux? Est-ce le hasard, ce grand artiste en découvertes, qui a rapproché les mains de ces deux jeunes filles, et leur a révélé une force jusqu'alors inconnue? est-ce une tradition, cachée dans les savanes, qui leur a été communiquée par quelque nègre reconnaissant? je ne sais ; mais le jour n'est pas éloigné où ces deux jeunes filles feront connaître la part qu'elles ont eue dans cette découverte, et, quelle que soit leur déclaration, elles ont droit, dès à présent, à une large place dans l'histoire.

Ce fut en 1849 que trois jeunes filles, Anne-Leah Fish, Marguerite et Catherine Fox, deux sœurs, mues par je ne sais quel mobile, se réunirent à l'effet de fonder une secte religieuse dont le besoin, depuis le départ des mormons, se faisait généralement sentir chez les Américains, ce peuple étrange qui veut toujours du nouveau.

Cette association ne fut pas de longue durée; car à la première réunion des sectaires, qui eut lieu le 14 novembre de la même année, les deux sœurs, Marguerite et Catherine Fox, furent seules à comparaître.

Anne-Leah Fish a-t-elle été initiée aux mystères de la nouvelle religion? a-t-elle eu connaissance des pratiques qui la devaient appuyer et faire accepter? je l'ignore; toujours est-il que Anne-Leah Fish ne s'est jamais montrée en public à côté de Marguerite et de Catherine, et que celles-ci ont seules parcouru les villes de l'Union.

Les demoiselles Fox imposèrent à leurs coreligionnaires le nom de *spiritualistes*, parce qu'elles s'attribuaient la faculté de se mettre en rapport avec les esprits des morts: ces esprits annonçaient leur présence par un bruit semblable à celui que rend un corps creux lorsqu'on le frappe, et par un mouvement rotatoire des tables autour desquelles les fidèles étaient assis, et où venaient également prendre place les esprits évoqués.

Ainsi que je le disais tout à l'heure, la première réunion des spiritualistes eut lieu le 14 novembre 1849 au Corinthian-Hall de Rochester. Les signes précurseurs de l'arrivée des esprits, le bruit et le tournoiement des tables, se manifestèrent comme Marguerite et Catherine l'avaient annoncé.

Ces phénomènes, surtout le dernier, impressionnèrent vivement l'assemblée, qui, séance tenante, nomma une commission afin de s'assurer qu'aucune supercherie n'en était la cause. Soit que le rapport de cette commission, exclusivement composée d'hommes, parût être l'expression de la galanterie plutôt que de la vérité, soit qu'il contînt des restrictions nécessitées par la différence des sexes, toujours est-il qu'une seconde commission, cette fois entièrement remplie par des femmes, se livra sur Marguerite et Catherine à un examen scrupuleux, et ne constata en elles l'existence d'aucun moyen mécanique capable de provoquer les deux phénomènes dont il s'agit.

Dès ce moment la réalité des esprits évoqués ne fut plus mise en doute, et ils furent reconnus, quoique invisibles, comme des êtres parfaitement matériels.

A partir de ce jour et grâce à ces épreuves authentiques, la secte des spiritualistes acquit son droit de cité dans l'Union et vit, en peu de temps, augmenter le chiffre de ses adeptes. Ceux-ci se trouvèrent réunis, au nombre de huit cents, dans un meeting tenu l'année dernière, et

dont on me permettra d'emprunter la physionomie à mon collaborateur de l'*Illustration*, M. Guillaume Depping, afin d'abréger autant que possible cette simple notice. « Entre autres mesures qui furent adoptées, dit M. Depping, il faut noter un décret qui autorisait l'établissement de réunions trimestrielles et la fondation de *communautés harmoniques* ou *cercles spirituels*. Chacune de ces communautés, qui comprendra un nombre égal de fidèles, sera organisée d'après le modèle du corps humain : le président sera le *cerveau;* les vice-présidents, le *nez* et la *bouche;* les secrétaires, les *yeux* et les *oreilles*.

« Après l'adoption de ces mesures importantes, on vit paraître les orateurs. Il existe aux États-Unis une secte qui a établi, au lieu de chaires, des galeries d'une longueur suffisante pour que le *prédicant* ou prédicateur puisse s'y promener à l'aise et s'y livrer à toutes les évolutions auxquelles un orateur est quelquefois entraîné, malgré lui, dans la chaleur de l'improvisation. Si les spiritualistes n'ont pas encore pris ce parti, je leur conseille de le faire, car il leur sera fort utile. Un des assistants monta à

la tribune et se mit à lire un rapport vrai et authentique sur un congrès d'esprits auquel il avait assisté ; un second donna communication à l'assemblée d'une lettre qu'il venait de recevoir des esprits de Washington, de Benjamin Franklin et d'autres Américains célèbres. « Il faut abolir le mariage ! il faut abolir la famille ! » s'écria un troisième énergumène, qui voulait sans doute en venir à la polygamie des mormons. Une Irlandaise grosse et grasse, qui aurait au besoin soutenu ses arguments avec les poings, se leva pour répondre à cet étrange discours et venger les droits de son sexe, quand tout à coup on entendit des cris épouvantables : une femme de la galerie, s'agitant comme si elle eût fait partie de la secte des shakers, s'écriait : « Oh ! j'éprouve des démangeaisons de secouer quelqu'un ou quelque chose ! Écoutez ! je vais vous conter ce que j'ai fait depuis l'âge de douze ans !... Oh ! faites pénitence, mes amis, car le jour approche ! » Sur quoi l'un, secouant la tête par saccades, fit le moulinet avec son bras ; un autre se roula par terre ; celui-ci tourna comme un tonton ; celui-là écrivait sur un bout de papier les révélations célestes, et ainsi du reste. L'un

des membres, ayant conservé son sang-froid et sa raison au milieu de ce tohu-bohu, s'écria qu'il fallait cesser de pareilles absurdités : c'était le plus sensé de l'auditoire ; aussi fut-il mis à la porte, et on leva la séance. »

Je dirai tout à l'heure, dans un autre chapitre, combien il faut se montrer moins sévère que ne l'est M. Depping envers les personnes soumises à l'influence du nouveau fluide ; les esprits les plus froids et les organisations les mieux trempées subissent une action d'autant plus forte, que les expériences sont plus longtemps prolongées, et plus nombreux les individus qui y prennent part.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'excitation cérébrale, produite tout à la fois par l'étrangeté du double phénomène et la présence de huit cents adeptes, ait donné lieu à des actes extravagants et à des discours insensés. Les personnes agissant sous l'empire du nouveau fluide ne sont pas plus maniaques que les buveurs de haschich et les mangeurs d'opium.

Mais revenons à la secte des spiritualistes.

Le bruit et le tournoiement des tables que Marguerite et Catherine Fox produisaient en

public furent acceptés comme des faits positifs, surtout le dernier, lorsque des personnes étrangères à la nouvelle religion eurent obtenu des résultats identiques. Cependant le phénomène du bruit resta le secret des deux sœurs et de quelques rares initiés; et le *servum pecus*, c'est-à-dire le vulgaire, dut se contenter du second prodige, auquel on donna le nom de *table-moving*, que les Allemands ont traduit par *Tischrücken*, et dont nous avons fait, pour ne pas sortir du merveilleux, la *danse des tables*.

Le table-moving était donc en Amérique un fait authentique et que nul ne révoquait plus en doute, lorsqu'un négociant allemand, établi à New-York, écrivit à son frère, résidant à Brême, en réponse à quelques saillies que celui-ci avait émises sur le compte des hallucinations américaines, que les hallucinés n'étaient souvent pas ceux que l'on pensait, et que, pour s'en convaincre, il fit l'expérience de la danse des tables. En même temps, il lui donnait toutes les instructions nécessaires tant sur le mode opératoire que sur les circonstances au milieu desquelles le phénomène pouvait être provoqué.

Le négociant de Brême se mit à l'œuvre, et le succès dépassa toutes ses prévisions. Le bruit de ce fait merveilleux se répandit bientôt; et, en peu de temps, des expériences furent tentées simultanément sur plusieurs points de l'Allemagne, et par des hommes dont la science et la probité éloignaient tout soupçon sur la vérité de leur récit.

Un médecin de Brême, le docteur Andrée, publia le premier, dans la *Gazette d'Augsbourg*, les résultats qu'il avait obtenus. Je vais extraire de ce document, précieux à plus d'un titre, quelques passages qui donnent une idée générale du phénomène et qui soulèvent des questions que mes expériences personnelles ont en partie résolues :

« Une trentaine de personnes, dit-il, étaient réunies dans le salon. Une jeune dame, sœur du négociant de New-York, nous invita à porter vers le milieu du salon la table qui se trouvait devant le canapé. Huit personnes furent priées de s'asseoir en cercle autour de la table. Celle-ci était ronde, en bois d'acajou, du poids de soixante livres environ; elle reposait sur quatre pieds. Sur les huit personnes assises au-

tour, il y avait trois hommes et cinq femmes, de l'âge de seize à quarante ans Un jeune homme qui avait étudié les sciences naturelles était parmi les huit, un incrédule déterminé comme les six autres. La jeune dame seule persistait et disait : « Les rieurs seront bientôt « de mon côté. » Plusieurs lampes et une trentaine de bougies éclairaient le salon. Quand tout le monde eut pris place, on forma la chaîne. Les habits ne doivent pas se toucher ; les chaises doivent donc être à distance l'une de l'autre. Les personnes assises ne doivent pas se toucher par les pieds, ni toucher les pieds de la table. Elles ne sont en communication avec cette dernière que par la chaîne, que l'on forme en posant chacun légèrement ses mains sur la table et en touchant de ses petits doigts les mains de ses deux voisins, de telle sorte que le petit doigt de la main droite soit placé sur le petit doigt de la main gauche du voisin de droite. Les autres personnes étaient groupées autour de la table, causant et riant.

« Au bout de vingt minutes environ, une des dames déclara qu'elle ne pouvait rester plus longtemps à table, qu'elle se trouvait mal. Elle

se leva et rompit la chaîne, qui fut cependant immédiatement reformée. L'expérience commençait à traîner en longueur; elle durait depuis plus d'une demi-heure; on parlait de se lever; mais le jeune naturaliste exhortait à la persévérance et disait éprouver dans le bras droit des courants d'une nature particulière qui avaient passé insensiblement et avec plus de force dans le bras gauche. Peu à peu les autres personnes dirent éprouver les mêmes sensations, et il devint évident que tous ceux qui faisaient partie de la chaîne étaient parcourus par le même fluide. Trois d'entre eux n'étaient pas originaires de Brême et n'avaient jamais vu les autres avant cette soirée.

« Tandis qu'un monsieur âgé se donnait la peine de me démontrer qu'on allait voir s'ajouter une folie nouvelle à toutes les folies qui ont déjà cours dans le monde, les dames assises à la table poussaient des exclamations, puis les sept expérimentateurs s'écrièrent à la fois : « Elle se meut! elle marche! » Elle se mouvait, en effet. Ce fut le dessus de la table qui commença d'abord à se mouvoir de droite à gauche et de gauche à droite, à se balancer ;

ensuite la table tout entière se mit en mouvement. Les assistants s'empressèrent de retirer les chaises des sept expérimentateurs qui devaient continuer à former la chaîne; et la table, que les quatorze mains touchaient toujours légèrement, se mit à se diriger vers le nord et à tourner sur elle-même avec tant de rapidité, que ceux qui formaient la chaîne pouvaient à peine la suivre dans sa rotation. Le mouvement durait depuis quatre minutes. A la demande d'un des spectateurs, plusieurs des acteurs se touchèrent des bras et des habits, et immédiatement la table resta immobile. Quelques instants après, la chaîne fut reformée; et, au bout de trois minutes à peine, le mouvement de la table recommença si rapide, qu'on peut le comparer à une véritable course. Bientôt les personnes qui faisaient partie de la chaîne, épuisées de fatigue, cessèrent l'expérience; et la table, reportée devant le canapé, reprit sa tranquillité normale.

« Évidemment les expérimentateurs se transmettaient un fluide dont l'action est plus vivement ressentie par celui qui est assis à côté d'une nature sensitive Il paraît qu'il faut plus

ou moins de temps pour mettre la table en mouvement, suivant que ceux qui sont assis autour d'elle possèdent plus ou moins la faculté de recevoir, de produire ou de transmettre le fluide. Il est des cas où le mouvement avait lieu au bout de douze à quatorze minutes déjà. Dans un autre cas, il a fallu plus d'une heure et demie. Parfois aussi elle manque. Il paraît que le succès est le plus certain lorsque la chaîne est formée de personnes des deux sexes; des petits enfants et des personnes âgées ne paraissent pas propres à produire la quantité nécessaire de fluide ; dans quelques cas cependant on a réussi avec des garçons âgés de plus de quatorze ans. »

Je dirai tout à l'heure les résultats auxquels je suis arrivé relativement aux conditions de succès et qui sont loin d'être d'accord avec celles qu'indique mon confrère de Brême.

CHAPITRE II.

CONDITIONS DE SUCCÈS.

Je suis parvenu à imprimer le mouvement à des corps de *toute* nature et dans les circonstances physiques, météorologiques, physiologiques et morales les plus diverses ; cependant il est des corps plus sensibles ou plus réfractaires que les autres à l'action de l'agent inconnu dont je parle, et des circonstances qui accélèrent ou qui retardent l'impressionnabilité des corps soumis aux expériences.

Je vais essayer de faire connaître, d'après mes observations personnelles, ces différentes conditions.

§ I. CIRCONSTANCES RELATIVES AUX OBJETS.

Ni l'électricité, ni la chaleur, ni le magnétisme terrestre, ne peuvent être pris comme types de comparaison pour le nouveau fluide. Celui-ci ne pénètre que faiblement et après un long temps d'attente des corps bons ou mauvais conducteurs de l'électricité ou du calorique; ainsi, les métaux, excellents conducteurs de ces deux fluides, sont aussi réfractaires à l'agent inconnu que le verre et la résine, ces mauvais conducteurs de l'électricité et du calorique. En conséquence, sous le rapport de la nature des corps à mouvoir, on ne peut à présent établir aucune règle générale ; c'est par des essais et le tâtonnement que l'on parvient à établir la plus ou moins grande facilité de perméabilité des corps.

La forme de ceux-ci paraît n'avoir aucune action sur la manifestation du phénomène : j'ai mis en mouvement des corps ronds, carrés, ovales, etc.

Leur profondeur, quand ils sont vides, n'a également aucune influence : une caisse en

acajou, supportée par un pivot mobile et ayant cinquante centimètres de profondeur, a tourné avec la même facilité qu'une table de trois à cinq centimètres d'épaisseur.

La superficie ou largeur, abstraction faite du poids, n'exige pas un surcroît de fluide : une planche de chêne d'un mètre de superficie se meut dans les mêmes conditions de temps et de personnes qu'une table de vingt centimètres dont le poids est égal à celui de la planche.

Le poids de l'objet à mouvoir joue au contraire le plus grand rôle dans la manifestation du phénomène. Plus le corps est lourd, plus la quantité du fluide doit être considérable; je ne dis pas le nombre des personnes qui forment la chaîne, car nous verrons tout à l'heure combien l'émission et la puissance de l'agent varient avec les individus et les circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés. Cependant, au milieu des conditions ordinaires, on peut évaluer à cent vingt grammes le poids qu'un seul individu peut mouvoir, ce qui revient à peu près à l'estimation de huit à dix personnes pour une table de bois d'un mètre de superficie et de quatre centimètres d'épaisseur.

La seule circonstance physique qui empêche la production du phénomène est une résistance opposée aux mouvements du corps. Souvent les mains, appliquées sur un chapeau ou sur une table, les pressent trop fortement et les collent, qu'on me passe le mot, sur leur support naturel ; souvent aussi les pieds de la table, dépourvus de roulettes, sont soumis à un frottement trop considérable, ou rencontrent une rainure du parquet qu'il leur est impossible de vaincre. Il faut donc avoir soin d'expérimenter sur des objets reposant sur des surfaces bien unies ou sur des tables à pivot, et se souvenir que l'énergie du phénomène est constamment en proportion inverse du frottement et des résistances.

On a prétendu, d'après le docteur Andrée, que les expérimentateurs ne devaient se trouver en relation avec le corps qu'au moyen des doigts, et que leur contact avec les pieds de la table rendait l'expérience négative. Je crois ces précautions inutiles : il est vrai que dans ces circonstances le phénomène est plus lent à se manifester ; mais, je le répète, l'isolement de la chaîne ne me paraît pas une condition absolue de succès, et j'ai fait mouvoir des chapeaux sur

des tables que je touchais avec mes pieds, ma poitrine ou ma tête.

Au point de vue de la météorologie, je n'ai noté qu'une seule condition capable de hâter le mouvement des corps : c'est l'exposition au nord de l'appartement dans lequel on opère ; constamment, j'ai trouvé cette exposition préférable à celle du midi ; et l'on peut dire que, toutes choses égales d'ailleurs, si dix minutes sont nécessaires dans un appartement regardant le nord, il faudra attendre quinze minutes dans un appartement situé au midi.

Les vents, la pluie et le beau temps, la lumière solaire ou artificielle, ne me paraissent avoir aucune influence sur l'émission ou l'énergie du fluide. La température n'a pas davantage donné lieu à des observations particulières, bien que j'aie opéré durant les alternatives de froid et de chaud qui ont marqué la première semaine du mois de mai.

§ II. CIRCONSTANCES RELATIVES AUX EXPÉRIMENTATEURS.

Les considérations qui se rapportent aux expérimentateurs sont incontestablement les plus

essentielles et les plus curieuses à noter ; je les partagerai en deux séries : les premières, que j'appelle physiologiques, concernent les qualités physiques ou corporelles des individus, telles que le tempérament, l'âge, le sexe, l'état de santé ou de maladie, une *prédisposition acquise;* les secondes, que je nomme morales, embrassent les caractères, les antipathies, les sentiments affectueux ou de haine, l'éducation, etc.

1° *Circonstances physiques.*

Tempérament. — On appelle tempérament un état de santé dans lequel un système de l'économie prédomine et influe sur tout le reste de l'organisme. Cette prédominance d'un système n'entraîne pas la mort des autres; seulement les fonctions de ceux-ci sont languissantes et toujours sous l'empire de celui qui les prime. Bien évidemment, l'agent, le fluide, la force que j'examine, comme on voudra l'appeler, a sa source et son siége dans le système nerveux ; par conséquent, à ne raisonner que par théorie, les personnes chez qui ce système dominera devront fournir le fluide et plus énergique et plus

abondant que les individus porteurs d'un autre tempérament.

C'est ce que constate, en effet, l'observation.

Mais il ne faut pas confondre, comme on le fait généralement dans le monde, les personnes douées d'un tempérament nerveux et celles qui sont affectées de maladies nerveuses. Cette jeune fille dont les pâles couleurs s'accompagnent d'attaques d'hystérie, de bâillements nombreux, de pandiculations fatigantes, devra-t-elle rapporter ces accidents à son tempérament? Et cette jeune mère, hier encore si rosée et si fraîche, si rieuse et si enjouée, dont la vie aujourd'hui, après des hémorragies abondantes, n'est plus qu'une suite non interrompue de syncopes et d'attaques de nerfs, la direz-vous aussi victime du tempérament nerveux? S'il en était ainsi pour ce système, il en devrait être de même pour tous les autres, et il faudrait alors reconnaître que l'anévrisme ou l'anémie, par exemple, sont des manifestations du tempérament sanguin; ce qui serait tout simplement absurde.

Si j'insiste à bien établir la ligne de démarcation qui sépare le tempérament nerveux et

les maladies nerveuses, c'est que l'on verra tout à l'heure que, si le premier favorise l'émission et l'énergie du fluide que j'examine, les secondes sont loin de jouir de ce privilége et rentrent, sinon dans les conditions qui retardent ou affaiblissent le phénomène, du moins dans les circonstances qui n'ont aucune action sur lui.

Le tempérament nerveux coïncidant avec un état parfait de santé est donc celui de tous le plus favorable à la danse des tables; après lui et agissant avec une énergie à peu près égale, vient le tempérament mélancolique, caractérisé, comme on sait, par des passions plus profondes et plus tenaces que déréglées; le tempérament bilieux suit de près le mélancolique; le sanguin arrive ensuite, et en dernière ligne se place le tempérament lymphatique, le moins apte à communiquer le mouvement aux corps inanimés.

Je considère comme impossible une échelle de gradation, même approximative, entre tous les tempéraments. L'établissement de cette échelle serait peut-être réalisable si l'action des tempéraments pouvait s'exercer en dehors

des milles causes qui agissent sur la danse des tables ; mais, comme dans l'état actuel des choses on ne peut faire la part exacte de ce qui revient à toutes ces causes, j'estime illusoire et superflue toute proportion établie entre les actions diverses des tempéraments, et qu'il est téméraire de vouloir démontrer que le sanguin, par exemple, influence comme 3, alors que le nerveux influence comme 5, etc., etc. La classification que j'ai dressée est le seul résultat raisonnable que doivent admettre les gens sérieux, tout en faisant des réserves pour des expériences ultérieures.

Age. — L'influence que l'âge des expérimentateurs peut exercer sur la danse des tables sera facilement comprise, si l'on considère que le fluide que nous communiquons aux objets extérieurs est le produit du jeu de certains de nos organes, et que l'énergie de ce produit doit nécessairement être en rapport direct avec le développement et les fonctions de ces mêmes organes. Les deux extrêmes de la vie, l'enfance et la vieillesse, n'ont pas dans leurs fonctions l'énergie qui caractérise celles de l'homme fait, l'un pour cause de développement non achevé

de ses organes, et l'autre par l'usure dont les siens sont atteints. En conséquence, l'enfant et le vieillard exerceront dans la danse des tables une action tout à la fois moins marquée et moins manifeste que l'homme parvenu au sommet de l'échelle de la vie humaine. D'après mes expériences, l'âge le plus favorable à la manifestation du phénomène varie en général de vingt-cinq à quarante ans. Mais, je le répète, cette conclusion, pas plus que toutes les autres, ne saurait être absolue en l'état présent des choses, car l'influence bonne ou mauvaise de l'âge peut être contre-balancée et même détruite par une autre cause, soit physique, soit morale.

Sexe. — Les premiers expérimentateurs, ayant sans doute égard à l'organisation plus delicate et nerveuse de la femme, en ont probablement conclu, sans épreuve directe, que le sexe féminin était plus apte que le masculin à produire la danse des tables.

J'estime que cette opinion doit être modifiée.

Sans aucun doute le fluide dont j'écris l'histoire a, comme je le disais tout à l'heure, son origine et son siége dans le système nerveux ;

mais, et c'est là assurément le merveilleux du phénomène, il est entièrement sous la dépendance de la volonté. Quand je ferai connaître les nombreuses expériences auxquelles je me suis livré sur des objets de toute nature et dans des positions diverses, on verra, par exemple, qu'un chapeau mis en mouvement tourne à droite, tourne à gauche, marche en avant, recule, s'arrête, précipite sa course selon les ordres de ma volonté; de plus, on verra que, si deux personnes, participant au mouvement du chapeau, expriment une volonté opposée, le chapeau, indécis un instant, finira par obéir à la volonté la plus ferme, au caractère le mieux trempé.

L'énergie du caractère et la ténacité de la volonté ont, sur la danse des tables, une action incontestablement plus prononcée que celle du tempérament nerveux ; par conséquent, la femme, non moins remarquable par l'impressionnabilité de son organisation que par la mobilité de son caractère et surtout de sa volonté, devra céder le pas à l'homme, dont la sensibilité est plus émoussée, il est vrai, mais dont la fermeté dans le vouloir est l'un de ses plus beaux priviléges.

L'expérience m'a d'ailleurs démontré ce que m'avait fait entrevoir la théorie; je tentai le premier essai de ce genre dans la rue de Londres : au milieu de circonstances que je m'étudiais à rendre le plus complétement identiques, je plaçai autour de deux tables en acajou égales par le poids et le diamètre, d'un côté six jeunes femmes, prises au hasard dans une réunion assez nombreuse, et de l'autre six jeunes hommes, dont le hasard avait seul également déterminé le choix. A cause d'un état particulier que j'appelle *prédisposition acquise*, et dont je vais parler tout à l'heure, je n'étais à aucune chaîne, car je tenais à vider loyalement cette question de la suprématie *fluidique* des sexes. Au bout de douze minutes, la table entourée par les hommes commença son balancement, et elle tournait déjà depuis quelque temps, que la table des femmes n'avait pas encore bougé; elle n'exécuta ses premières oscillations que six à sept minutes environ après l'agitation de la table des hommes. Cette expérience, répétée plusieurs fois dans différents quartiers de Paris, et toujours suivie des mêmes résultats, m'autorise à penser que, contrairement à l'opinion reçue,

le sexe masculin émet le fluide soit plus abondamment, soit plus énergiquement que le sexe féminin.

Cependant l'alliance de l'exquise sensibilité de la femme et de la ferme volonté de l'homme constitue, ainsi que l'ont noté les premiers expérimentateurs, une des circonstances les plus favorables pour la rapide manifestation du phénomène; ainsi de trois tables, *armées* les unes à côté des autres, celle-ci par des femmes, celle-là par des hommes, et la troisième par un mélange d'hommes et de femmes, toutes les trois comptant le même nombre d'individus, ce sera toujours la dernière qui manifestera les premières oscillations.

Il est difficile de concilier ce fait avec les prémisses que j'ai établies; mais, comme nous sommes encore enveloppés d'épaisses ténèbres, contentons-nous de recueillir les furtifs rayons de lumière qui frappent notre vue, sans essayer de découvrir la source d'où ces rayons s'échappent et nous arrivent.

État de santé ou de maladie. — Ce paragraphe serait peut-être un des plus curieux de ce petit livre si je m'adressais exclusivement à des

médecins. Il est chez les femmes des états physiologiques ou morbides qui exercent sur la danse des tables l'influence la plus manifeste, et je ne crains pas d'avancer qu'un observateur expérimenté et attentif à toutes les circonstances environnantes ne parvienne à les constater facilement. Les raisons de cette influence sont moins difficiles à trouver qu'on ne pense, et cette observation, dont il m'a été donné deux fois de constater la vérité, ouvre peut-être à la physiologie un champ nouveau d'investigation.

Je ne puis m'étendre davantage sur ce sujet; j'en ai dit assez pour être compris par les médecins, et pour me dispenser de parler de ces états nerveux qui accompagnent la chlorose, les hémorragies, etc. L'innocence et la pudeur, entre les mains desquelles cet opuscule peut tomber, m'imposent le respect et des convenances auxquels je dois et auxquels je saurai obéir.

Prédisposition acquise. — Tout individu qui a émis le fluide se trouve, pendant un laps de temps plus ou moins long, admirablement disposé pour en émettre de nouveau ; j'appelle cet état *prédisposition acquise*, parce qu'elle n'a sa

source ni dans le tempérament, ni dans l'âge, ni dans le sexe, ni dans aucune circonstance de la vie morale. Cette prédisposition s'acquiert par la pratique, et elle s'exagère d'autant plus que le système nerveux a été plus souvent soumis à l'expérience du phénomène. Je me rappelle qu'un jour, ayant expérimenté le matin à la rédaction de la *Gazette des hôpitaux*, dans la journée à la rédaction de la *Presse médicale*, et le soir, à six heures, à l'*Illustration*, sans compter quelques tours de valse imprimés, en passant, à quelques chapeaux et à quelques tables, je me trouvais le soir dans une telle prédisposition, qu'à moi seul je mouvais des objets qui, en temps ordinaire, eussent exigé l'intervention de plusieurs personnes. Cette faculté exagérée ne s'affaiblit que par le repos : ni le manger, ce calmant du système nerveux, ni les distractions, cette panacée des affections vaporeuses, ni le tabac, ce narcotique énergique, n'ont une action sur elle.

D'ailleurs, l'homme n'est pas seul à présenter ce caractère : les objets une première fois influencés par le fluide entrent en mouvement dans un temps infiniment plus court que tout

autre corps. Cette propriété se conserve même assez longtemps ; il m'est arrivé de la constater sur des montres, des clefs et des chapeaux, après un intervalle de quarante-huit heures.

La prédisposition acquise est incontestablement la condition la plus favorable pour produire le phénomène promptement et avec toute l'énergie que l'on désire ; elle l'emporte sur toutes les circonstances physiques et morales, et c'est grâce à elle que je suis parvenu à mouvoir les corps les plus réfractaires, tels que les métaux, la porcelaine, le verre, etc., etc.

2° *Circonstances morales.*

Caractère. — D'après ce que j'ai dit tout à l'heure de la puissance de la volonté sur l'énergie et la direction du fluide, on comprendra facilement combien un caractère ferme et résolu doit être une condition favorable pour la manifestation du phénomène. Cette proposition est aujourd'hui pour moi un véritable axiome ; il m'est arrivé de hâter le mouvement d'une table par la seule force de ma volonté, et le symptôme qui, en ces occasions, me sert de guide, est le

fourmillement que l'on éprouve dans les avant-bras et les mains quelques instants avant les premières oscillations. Ainsi, après un temps plus ou moins long d'attente infructueuse, et ne ressentant pas dans les membres supérieurs le symptôme avant-coureur du phénomène, j'ordonnais au fluide de se hâter et à la table de tourner, et aussitôt, presque instantanément, je sentais le fourmillement bien connu de moi, et les balancements de la table commençaient.

Pour les personnes encore étrangères à cet étrange commandement, je leur conseille de prendre leurs premières leçons dans l'expérience de la montre, que je rapporterai dans un autre chapitre, expérience facile, promptement réalisable, et où elles trouveront un esclave soumis à leurs moindres caprices.

Sentiments de l'ame. — Les facultés de la vie affective se peuvent et se doivent grouper autour de deux types principaux : facultés attractives et facultés répulsives, qui, en passant par les degrés variés de l'exaltation, expriment les nuances infinies de la sensibilité de l'âme. La sympathie, cet attrait inexplicable qui nous attire, comme à notre insu, vers une autre per-

sonne, devient tour à tour de l'amitié, de l'amour, de la passion, du délire, quelquefois même de la folie; de même que l'antipathie se change, sous l'influence de la même excitation, en répulsion, dédain, mépris, haine, fureur et folie.

Mais ces nuances, en partant des deux états extrêmes de notre âme, la folie attractive et la folie répulsive, vont s'affaiblissant peu à peu et finissent par nous laisser dans un état neutre, en quelque sorte bâtard, que l'on appelle *indifférence*. L'indifférence n'est pas un sentiment, c'est, au contraire, l'absence de tout sentiment; chez les uns, c'est un état de repos de l'âme; chez les autres, elle indique la mort de la vie affective.

Ces rapides considérations sur les facultés de l'âme m'ont paru nécessaires à établir, pour bien déterminer l'influence qu'exercent sur le nouveau fluide les facultés soit attractives, soit répulsives, soit négatives, c'est-à-dire l'indifférence.

Cette influence est diverse selon que l'on examine les facultés agissant seules, dégagées de toute relation, ou qu'on les étudie dans leurs rapports sociaux, dans leur contact avec d'autres facultés contraires ou amies.

Étudiées à part, en dehors de toute influence étrangère, on peut dire, d'une manière générale, que les facultés affectives constituent une disposition heureuse pour l'émission du fluide; qu'après elles viennent les facultés répulsives, et que l'indifférence se place la dernière sur cette échelle de gradation. Ainsi, une femme dont l'amour maternel sera surexcité par quelque menace de mort suspendue sur le berceau de son fils, ou une amante dont le cœur battra fortement dans l'attente de son bien-aimé, imprimeront le mouvement aux corps inanimés dans un temps plus court et avec une plus grande énergie, toutes choses égales d'ailleurs, qu'une personne haineuse ou veuve de tout sentiment.

J'ai pris pour exemple l'amour maternel et l'amour d'un sexe pour l'autre, parce que mes expériences ont été faites soit avec une jeune mère, soit avec une fiancée, auxquelles il était permis d'avouer les émotions de leurs âmes. Ainsi, une jeune fille, dont le fiancé était vivement attendu, a mû seule mon chapeau dans moins de trois minutes, tandis qu'une de ses amies de pension, momentanément en visite chez elle, n'a pu obtenir la manifestation du

phénomène qu'en se mettant en communication avec moi.

Mais c'est surtout dans ses rapports sociaux que l'âme joue un rôle important dans l'émission et l'énergie du fluide. La première observation que j'ai faite à ce sujet m'a été suggérée par les circonstances suivantes.

Dans un de ces ménages si communs à Paris, dont l'origine des infortunes est si admirablement peinte dans la pièce de M. Ponsard, l'*Honneur et l'Argent*, la répulsion la plus prononcée s'était introduite, et les époux, retenus l'un à l'autre par la présence d'un enfant dont ils voulaient sauvegarder l'avenir, avaient l'un pour l'autre plus que de l'indifférence, je dirai presque de la haine.

Mis en communication avec chacun d'eux séparément, j'animais sans peine l'objet de notre expérience; mais le mouvement ne put se produire qu'après une longue attente et avec une énergie très-faible lorsque j'étais absent de la chaîne, et que celle ci n'était formée que par les mains des deux époux; si j'intervenais et prenais part à l'expérience, l'objet manifestait un peu plus rapidement ses oscillations, il est

vrai, mais le mouvement avait quelque chose de gêné et d'indécis, comme si un obstacle physique se fût opposé à son développement.

Pendant la même séance, et alors que la triple expérience, plusieurs fois répétée, donnait constamment les mêmes résultats, arriva une personne que la dame aimait profondément et avec toute l'exaltation de la reconnaissance vivement sentie : c'était son frère, qui avait soutenu son courage pendant les mauvais jours du ménage, et qui alors entretenait son cœur dans l'espérance de temps meilleurs.

L'arrivant, engagé à prendre part à l'expérimentation, forma un nouvel anneau de la chaîne, dont les autres étaient constitués par les deux époux et par moi. Oh ! alors, les choses changèrent : les oscillations, d'indécises et d'embarrassées qu'elles étaient, devinrent franches et nettes, et les mouvements du guéridon retombèrent dans l'obéissance passive de l'esclave le plus docile et le plus soumis.

La jeune fille dont je parlais tout à l'heure, mise en communication avec son fiancé, a constamment hâté de quelques minutes l'apparition du phénomène ; ainsi, mon chapeau, objet de

l'expérience, soumis à l'influence des deux futurs époux, n'exigeait, après deux premiers essais, qu'une ou deux secondes au plus pour décrire sa première courbe, tandis que cinq ou six minutes étaient nécessaires, toujours après deux premiers essais, pour produire le même mouvement, lorsqu'un des deux fiancés se retirait et faisait place à une autre personne.

Le même retard dans les oscillations du chapeau, au milieu des mêmes circonstances, se faisait aussi remarquer lorsque la chaîne était composée de deux individus indifférents l'un à l'autre et en dehors des deux fiancés.

D'après les quelques expériences dont je viens de donner l'analyse, suis-je en droit de me croire autorisé à conclure d'une manière définitive et de poser des règles absolues? Je ne le pense pas: en pareille matière, les expérimentations ne sauraient être trop nombreuses et trop variées. En engageant les physiologistes à diriger leurs investigations vers ce but, je ne saurais trop leur recommander de se mettre en garde contre les apparences; le cœur de la femme est un labyrinthe où il est donné à peu d'hommes de pénétrer, et qui cache souvent

la vérité sous un masque admirablement déguisé. Les sentiments qui ont intérêt à se cacher connaissent dans l'âme des retraites inaccessibles aux regards les plus pénétrants, et font miroiter à leur place les fantômes d'autres affections, farfadets menteurs qui se jouent de notre crédulité.

Cependant, dans l'état actuel des choses, on peut admettre comme possible l'influence heureuse de l'alliance des facultés attractives les unes pour les autres sur la danse des tables, et l'influence contraire, pour la manifestation du même phénomène, de l'alliance des facultés répulsives les unes pour les autres; en d'autres termes, le fluide sera émis plus rapidement et avec plus d'énergie sous l'action d'une chaîne composée de deux ou de plusieurs personnes sympathiques les unes aux autres, que sous l'action d'une chaîne formée par des individus ne se connaissant pas ou parmi lesquels se trouveront des personnes antipathiques ou nourrissant les unes contre les autres quelque sujet de mépris ou de haine.

Mais, je le répète en finissant ce chapitre, ces propositions n'ont rien d'absolu; je les in-

scris ici comme des soupçons, commes des données expérimentales que des expérimentations nouvelles, nombreuses et variées, devront confirmer ou faire rejeter.

CHAPITRE III.

MODE OPÉRATOIRE.

Je vais d'abord indiquer la manière la plus simple, la plus facile, de réussir, celle que les débutants devront la première mettre en usage, afin de ne pas lasser leur patience et rebuter leur bonne volonté. Je ferai ensuite connaître les difficultés avec lesquelles on peut jouer, et qu'un expérimentateur adroit, tout en restant dans les conditions voulues, parvient toujours à surmonter.

1° LE PENDULE.

L'expérience la plus promptement, la plus facilement et la plus simplement réalisable, est

celle qui se produit avec une montre ; elle n'exige que le concours d'une seule personne, d'une chaîne métallique, ou d'un cordonnet, ou d'un fil, n'importe, et d'une montre quelle que soit la nature du métal qui la compose.

La chaîne, le cordonnet ou le fil, à un bout duquel est suspendue la montre, est tenu à l'autre extrémité par les doigts de l'expérimentateur, de telle sorte que, dans cette position perpendiculaire, l'appareil simule entièrement le fil à plomb, ou bien encore un pendule. La montre, abandonnée à elle-même et placée dans une immobilité complète, s'agite au bout de une, deux ou trois minutes au plus, et exécute les mouvements que réclame votre volonté : mouvements de rotation de droite à gauche, de gauche à droite, d'oscillation dans le sens de la circonférence ou dans celui des faces planes ; redevient immobile, et modère ou précipite sa marche ; en un mot, elle agit toujours selon les ordres que vous lui donnez.

L'expérience peut se faire à deux : l'un tient la montre, ainsi que je l'ai indiqué, et l'autre se met en communication avec lui par le simple contact des mains. La personne qui tient la

montre peut rester étrangère aux ordres à transmettre ; la montre obéira ponctuellement à la volonté de l'autre individu ; je me sers du mot *volonté*, parce qu'il n'est pas nécessaire que le commandement soit exprimé à haute voix ; de cette façon, la première personne semble ne faire l'office que de support, et n'a aucune connaissance de la direction que doit prendre la montre. C'est par cette distinction des rôles, c'est par la séparation du support et de la volonté directrice, que l'on acquiert la conviction de ne pas être le jouet d'une supercherie ou de ses propres illusions.

D'ailleurs l'expérience peut se faire avec un nombre plus considérable de personnes ; je l'ai réalisée avec cinq, quinze et trente-deux individus se tenant par la main ; la place du porteur de la montre et celle de la volonté directrice peuvent changer à l'infini. Dans l'expérience où figuraient quinze personnes, chacun, à son tour, sans quitter son voisinage, devint successivement support et commandant. Les ordres donnés à la montre, n'étant connus que de celui qui les impose, sont bientôt devinés par toute la chaîne : d'abord par un ralentissement très-

marqué dans le mouvement qu'exécute la montre, puis par un temps d'arrêt qui varie de un cinquantième de seconde à un et même deux secondes, et enfin par la direction nouvelle que prend la montre avec une rapidité constamment croissante, selon les ordres de la volonté directrice.

Les expérimentateurs peuvent être assis, debout, couchés, en un mot dans toutes les positions ; la seule condition de succès est qu'ils se tiennent par la main seulement, et il n'est pas nécessaire que le dernier anneau de cette chaîne humaine se mette en communication avec le premier et qu'un cercle complet soit formé.

La même expérience réussit avec tout corps suspendu : je l'ai faite avec une bague, un livre, une topette en verre remplie d'encre bleue de la petite vertu, un monceau de breloques, etc., etc. Seulement, il faut que le poids de l'objet suspendu soit suffisant pour tendre la chaîne, le fil, etc., afin que le fluide, amoncelé dans cet objet, n'ait pas à vaincre la résistance opposée par le poids de la chaîne ou la torsion du fil.

Avant de commencer l'expérience, j'ai l'ha-

bitude de tenir pendant quelques secondes le corps dans la main, comme si je voulais lui communiquer mon calorique; et j'ai reconnu que cette simple précaution hâtait singulièrement l'apparation du phénomène.

Cette expérience est, je le répète, la plus simple et la plus facile de toutes; et je déclare que, répétée un nombre infini de fois, au milieu des circonstances les plus diverses et par des personnes placées dans les conditions physiques et morales les plus différentes, elle n'a JAMAIS échoué.

2° LE CHAPEAU.

Après l'épreuve de la montre ou plutôt du pendule, j'estime que les débutants devront s'exercer sur un chapeau d'homme, parce que cet objet, facile à se procurer, n'oppose qu'une insignifiante résistance, grâce à la légèreté qui le caractérise, tout en offrant une surface assez large pour permettre l'imposition de quatre ou de six mains.

Le support dont on fera de préférence usage au début sera de bois, n'importe sa nature,

comme une table de salle à manger, un guéridon de travail sans marbre et sans tapis : sans marbre, parce que ce corps n'est que très-lentement perméable au fluide; sans tapis, à cause des inégalités résultant de l'entre-croisement des fils de laine ou de soie et qui constituent de véritables obstacles physiques.

Sur la surface de la table, aussi lisse et polie que possible, le chapeau sera placé dans n'importe quelle position; toutefois, pour que les expérimentateurs puissent facilement suivre les mouvements divers qui leur seront imprimés, il convient de mettre le chapeau dans la position perpendiculaire, reposant sur la face externe de son fond.

Deux personnes suffisent ordinairement pour produire le phénomène.

Placées en face l'une de l'autre, elles embrassent avec leurs deux mains les bords du chapeau et ne communiquent entre elles que par leurs petits doigts respectifs; cette communication s'obtient en alternant la position des petits doigts, c'est-à-dire en les plaçant de manière à ce que l'un soit le *couvrant* et l'autre le *couvert*. La pression exercée par les mains sur le cha-

peau doit être nulle ; il suffit d'un simple contact. De plus, les volontés des expérimentateurs ne se doivent point contredire ; elles se peuvent taire ou tendre au même mouvement. Cette dernière condition m'a toujours paru hâter l'émission du fluide ; mais, comme elle n'est pas d'une absolue nécessité, les expérimentateurs peuvent causer et rire, sans rien changer toutefois à la position de leurs mains.

Les choses ainsi disposées, il ne faut plus que de la patience.

Après un temps plus ou moins long, et qui varie depuis quelques minutes jusqu'à trois quarts d'heure et une heure même, une sensation étrange de chaleur et de fourmillement se fait sentir dans les articulations du coude, du poignet et des doigts, et tout le long des troncs nerveux qui parcourent les avant-bras et les mains.

Cette sensation est toujours un symptôme de favorable augure, et, après un long temps d'attente, elle ranime l'espoir des expérimentateurs.

On a prétendu que cette sensation était plus marquée d'un côté que de l'autre ; cela est vrai;

mais il n'est pas vrai de dire qu'elle est toujours plus vive au bras droit qu'au bras gauche, car j'ai noté la prédominance de la chaleur et du fourmillement aussi souvent à droite qu'à gauche; seulement, sur le même individu elle occupe presque toujours le même côté : ainsi, chez moi, pendant les nombreuses expériences que j'ai faites, j'ai constamment éprouvé la sensation à gauche, et il m'est même arrivé souvent de ne pas la constater du côté droit.

Presque immédiatement après que le fourmillement s'est fait sentir une ou deux fois, quelques oscillations se produisent; imperceptibles d'abord, elles deviennent bientôt assez appréciables pour surexciter l'attention des expérimentateurs. Ce surcroît d'application de l'esprit produirait instantanément le phénomène, si les mains des expérimentateurs, par une contraction organique, indépendante de la volonté, ne pressaient plus fortement le chapeau et n'opposaient ainsi à son mouvement une résistance qu'il ne peut vaincre. Cette espèce de convulsion spasmodique de la pulpe des doigts ne se produit pas chez les personnes qui en sont averties, et il faut que les débutants y arrêtent leur

pensée, et n'oublient jamais que le contact le plus léger est seul nécessaire.

Les mains, les bras et le corps des expérimentateurs doivent être dans le relâchement le plus absolu, afin qu'ils puissent être entraînés par le mouvement du chapeau, comme l'est un morceau de liége par le courant d'une rivière. Bientôt les bras qui étaient rapprochés du tronc s'en éloignent, et le corps lui-même est forcé d'obéir à l'attraction qui le sollicite, à moins qu'il ne sorte de son inaction et n'oppose une résistance à la force qui l'entraîne.

Lorsque aucune volonté n'impose sa loi au chapeau, le mouvement qui se produit est toujours rotatoire; la rotation se dirige de droite à gauche, c'est-à-dire du nord au sud, avec une rapidité variable, selon les circonstances physiques ou individuelles qui agissent sur le fluide. Toutefois, quand le mouvement est trop lent, on peut toujours augmenter sa vitesse par la seule force de la volonté.

La volonté peut également altérer la direction du mouvement rotatoire, et faire que le chapeau se dirige de gauche à droite, c'est-à-dire du sud au nord ; elle peut aussi en changer le carac-

tère, et faire avancer le chapeau, sans rotation, soit en avant, soit en arrière, soit à droite, soit à gauche.

Lorsque le chapeau est arrivé aux bords de la table, et qu'une partie déjà ne repose plus sur elle, il s'arrête et méconnaît la volonté qui le pousse encore en avant; si la volonté insiste, il manifeste des espèces de trépignements, comme si, doué d'une raison, il résistait aux efforts qui veulent le précipiter dans l'abîme.

Si, après cette lutte, on lui ordonne de revenir sur ses pas, le mouvement rétrograde s'opère avec une vitesse plus grande qu'à l'ordinaire, comme un homme pressé de fuir un danger qui le menace.

La rotation et la marche en tous sens sont les seuls mouvements que j'aie pu faire exécuter au chapeau. Malgré la plus énergique volonté, je ne suis pas encore parvenu à le faire incliner et à le faire se soulever; aussi, en raison de cette impossibilité et de l'indocilité du chapeau dépassant les bords de la table, je crois que la communication entre l'objet à mouvoir et la terre est une condition indispensable pour la manifestation du phénomène : ce qui engage-

rait à penser que le magnétisme terrestre joue un rôle dans ces faits étranges et merveilleux, surtout si l'on fait attention que le mouvement des objets, alors qu'aucune volonté ne le dirige, est toujours rotatoire et dans le sens du mouvement de la terre.

3° LA TABLE.

L'expérience dans laquelle une table est prise pour sujet est identique, mais seulement sur une plus grande échelle, à l'expérience faite sur un chapeau et que je viens de décrire.

Si l'on se rappelle les conditions favorables à la réussite et que j'ai énumérées dans le chapitre précédent, on choisira de préférence une table de bois, veuve de marbre, munie de roulettes bien graissées, ou tournant facilement sur son support et dont le poids, proportionné à la superficie, sera nécessairement en rapport avec le nombre des personnes qui doivent prendre part à l'expérience. J'ai déterminé ailleurs les termes de ces proportions ; il est inutile d'y revenir ici.

Le parquet sur lequel reposera la table sera

parfaitement uni et dépourvu de tapis : les inégalités des rainures et l'entre-croisement des fils du tissu sont des obstacles qui empêcheraient à coup sûr la table soit de tourner, soit de marcher.

Autant que possible, afin d'abréger et de distraire les ennuis de l'attente, les expérimentateurs seront de sexe différent et dans une proportion à peu près égale. Leur position autour de la table sera alternée, c'est-à-dire que deux personnes du même sexe ne se trouveront pas à côté l'une de l'autre et qu'elles seront séparées par une personne de sexe différent.

Placés ainsi, soit assis, soit debout, les expérimentateurs étendront leurs deux mains sur la table par la face palmaire, et les mettront en contact avec celles de leurs voisins au moyen de leurs petits doigts, mais de manière à ce que chacun ait un doigt *couvert* et l'autre *couvrant*.

La gravure jointe à ce livre est la représentation exacte de la position, de la distribution et du mode de communication des expérimentateurs entre eux.

Comme pour l'expérience du chapeau et

comme pour toutes celles où plusieurs personnes agissent, des volontés contraires ne doivent point entrer en lutte. On fera bien, lors des premières expériences, de n'imprimer aucune direction à la table et de ne lui imposer des ordres que lorsque le mouvement rotatoire se sera produit.

Le temps nécessaire pour l'apparition de celui-ci est essentiellement variable. Je l'ai vu se manifester après quelques minutes, tandis que dans d'autres circonstances il a fallu attendre trois quarts d'heure et même une heure.

J'ai dit plus haut que l'imposition des mains sur la table se devait faire par la face palmaire: cette condition n'est pas d'une absolue nécessité. Sans doute elle constitue la position la plus favorable pour réussir vite, et c'est celle à coup sûr que je conseille aux débutants d'employer; mais j'ai obtenu des résultats positifs en appliquant mes mains soit par leur dos, soit par les bords tranchants des éminents thénar et hypo-thénar.

Le point de communication entre les voisins peut également varier; l'auriculaire peut être remplacé par tous les autres doigts et même par

la main tout entière, en ayant soin toutefois que chacun ait toujours un côté *couvrant* et l'autre côté *couvert;* cette condition me paraît aussi nécessaire pour dégager le fluide qu'est indispensable, dans la pile de Volta, la présence alternée d'une plaque de zinc et d'une plaque de cuivre.

Les expérimentateurs ne doivent communiquer entre eux que par la partie du corps qui est également en communication avec la table. Le phénomène ne se produit jamais si d'autres contacts ont lieu entre eux ou avec des personnes étrangères à la chaîne.

Il n'en est pas de même pour la table, quoi qu'on ait dit. Pendant le mouvement rotatoire de celle-ci, il m'est arrivé plusieurs fois de toucher ses bords avec ma poitrine ou son support avec mes pieds, sans arrêter sa rotation et sans altérer son obéissance à ma volonté.

Comme tous les objets soumis à l'influence de ce fluide magique, la table change la direction et le caractère de son mouvement, au gré de la personne qui le lui commande. Cependant on ne réussira pas toujours à la faire marcher en avant ou en arrière, à gauche ou à droite, à

cause de la résistance opposée par des roulettes trop dures ou des inégalités du parquet.

Hors ces obstacles matériels qu'il est toujours facile d'éviter, je ne connais aucune circonstance qui puisse empêcher, je ne dis pas retarder, la manifestation du phénomène.

CHAPITRE IV.

EXPÉRIENCES DIVERSES ET CURIEUSES.

Jusqu'à présent je n'ai rapporté que les expériences fondamentales, celles qui ont servi à constater la réalité et l'action du fluide nouveau sur les corps inanimés; mais, le principe une fois reconnu, et les conditions de succès bien établies, on peut varier à l'infini les expériences, ou dans un but scientifique, ou dans un simple but d'amusement. Pour cela faire, il suffit soit de changer le corps à mouvoir, soit de le mettre dans les positions les moins ordinaires, soit d'augmenter ou de diminuer le nombre des expérimentateurs.

Ce chapitre sera consacré à la revue de quelques-uns de ces différents procédés.

Dans l'expérience du pendule, le corps suspendu peut être un pantin, une poupée, un moine, en un mot l'objet le plus bizarre, le plus gracieux ou le plus informe. Elle convient aux enfants que l'on admet à la chaîne et qui peuvent commander eux-mêmes les mouvements. — Le manuel opératoire étant toujours le même et ayant été exposé plus haut, je ne reproduirai pas ici sa description et je renverrai le lecteur au chapitre précédent.

On fait avec une clef ordinaire, dont le poids est augmenté par l'addition d'un livre, d'un jeu de cartes ou de tout autre objet, une expérience qui, isolée, n'aurait à coup sûr aucune valeur pour les gens sérieux, et qui ne serait jamais parvenue à solliciter l'attention publique. — Mais je dois la consigner ici, pour ne laisser dans l'ombre aucune partie de mon sujet.

Deux personnes, placées vis-à-vis l'une de l'autre, étendent, la face palmaire tournée en haut, l'indicateur de la main droite et les opposent par leur extrémité libre, en laissant entre elles un espace qui doit être rempli par la clef. Celle-ci, armée à sa partie dentelée du poids surnuméraire, est suspendue aux indicateurs,

qui occupent chacun une moitié de l'anse qui termine son extrémité supérieure. Le mouvement que cette dernière peut exécuter est excessivement restreint ; il équivaut au quart d'un cercle dont le rayon serait la corde de la moitié inférieure de l'anse.

Toute l'expérience consiste à ordonner le mouvement soit à droite, soit à gauche.

On comprend que des effets aussi fugaces et aussi bornés ne fixent pas plus longtemps notre attention.

Je ne connais à l'expérience de la table qu'une variante, assez ingénieuse d'ailleurs, indiquée par M. le docteur Eissen, de Strasbourg. Voici comment notre confrère s'exprime dans une lettre adressée au rédacteur en chef de l'*Union médicale :*

« On a construit des appareils qui fournissent déjà des résultats plus concluants. Ainsi, on a établi une table sur pivot supportant en même temps les siéges des expérimentateurs ; on a placé sur ces siéges des enfants, et, au bout de fort peu de temps, la chaîne établie, table et enfants ont été entraînés dans la même rotation. »

De semblables appareils, s'ils sont jamais importés aux Champs-Élysées et dans les bals publics, compromettront sérieusement l'industrie si lucrative des chevaux de bois et des fauteuils tournant autour d'un pivot. O progrès! ô civilisation! ô science! où donc s'arrêteront vos prodiges?...

Une des expériences les plus récréatives que j'aie faites, et dont j'ai puisé l'idée dans les bureaux de rédaction de la *Gazette des Hôpitaux* (il faut rendre à César ce qui appartient à Cesar), a été pratiquée sur un tabouret à piano.

Ce tabouret, comme tout le monde le sait, est surtout constitué par une vis qui permet de monter ou de baisser le siége selon la rotation de droite à gauche ou de gauche à droite.

Deux, trois personnes au plus, suffisent pour l'expérience. Elles imposent leurs mains comme sur une table ordinaire; et, lorsque le mouvement est produit, elles font descendre et monter le siége en lui ordonnant tour à tour de changer le sens de sa rotation. Il faut avoir soin de donner ses ordres avant que le siége n'ait atteint les extrémités de la vis; si l'on s'oublie à l'extrémité inférieure, tout l'appareil sera mis

en mouvement, siége et pivot ; et, si l'inadvertance a lieu pour l'extrémité supérieure, le siége, abandonnant le pas de la vis, peut blesser un des expérimentateurs.

Pour obvier à ces inconvénients et ne pas éprouver du retard dans le mouvement ascendant ou descendant, il suffit, avant de commencer, de compter les spirales de la vis et les tours de cercle que peut décrire le siége dans un temps déterminé et avec une vitesse voulue. On règle ses ordres sur toutes ces données du problème; et, quand rien n'entrave l'expérience, on reste étonné devant ce mouvement magique, que l'on peut prolonger jusqu'à l'extinction de ses forces, et non du fluide, qui, lui, ne meurt qu'avec la vie.

Tous ces faits s'amoindrissent considérablement devant celui que rapporte M. Eissen, dans la correspondance que j'ai déjà citée. Mon confrère de Strasbourg assure, et l'on peut l'en croire, que l'objet de l'expérimentation étant un homme, celui-ci est entraîné, comme la table, dans un mouvement rotatoire : je cite encore textuellement : « J'ajoute de plus, dit M. Eissen, et je garantis le fait, qui a été répété

trois fois sur trois personnes différentes, qu'une personne placée au centre de la chaîne, à la place de la table, et à laquelle les mains furent imposées de la manière prescrite, finit par tourner involontairement et machinalement sur elle-même. »

La même expérience a été faite à Paris par M. Mayer, rédacteur en chef de la *Presse médicale*.

Ce jeune et intelligent confrère, qui, à mon instigation, s'était livré à des essais sur le nouveau fluide, m'a adressé une lettre pleine de faits intéressants, et qui trouve ici naturellement sa place.

C'est par elle que je terminerai ce chapitre.

Le rédacteur en chef, directeur de la Presse médicale, *à M. le docteur Félix Roubaud.*

« Mon cher confrère,

« Après les expériences que nous avons faites ensemble, samedi dernier, sur le phénomène qu'on est convenu d'appeler la *danse des tables*, je me suis mis à l'œuvre pour varier les

résultats, et étudier ceux-ci dans les conditions requises pour établir ma conviction sur des bases véritablement scientifiques.

« Je ne suis pas de ceux qui, *a priori*, se refusent à l'examen d'un fait, par cela seul qu'il se présente avec le caractère de l'étrangeté et qu'il heurte les notions acquises. Mon esprit accueille volontiers toutes les nouveautés, comme des éléments de progrès et des manifestations de la perfectibilité humaine; mais, si je suis prompt à me laisser séduire par cette tendance invincible vers les régions de l'inconnu, les preuves que j'exige pour asseoir mon jugement et me mettre en garde contre de faciles erreurs sont de nature à ne me laisser aucune inquiétude, tant sont grandes et multipliées les précautions dont j'ai l'habitude de m'entourer avant de dire : *Je crois*.

« Je sais bien qu'il est plus commode de nier tout d'abord. Cela dispense de la peine de chercher : et d'ailleurs le scepticisme est de bon goût à l'époque où nous sommes. Les savants, et surtout les corporations savantes, ont adopté cette règle de conduite, qui non-seulement blesse tout sentiment d'équité, mais encore re-

tarde la promulgation de plus d'une vérité importante. Quand la négation systématique émane de simples individus, l'inconvénient est moins grand assurément, en ce que, la lumière se faisant malgré eux, ils ne tardent pas à venir à résipiscence et à confesser leur foi tardive. Mais pourquoi s'exposer par tant d'orgueil à l'humiliation d'accepter, le lendemain, ce qu'on a conspué la veille, sous le fallacieux prétexte que la raison y répugne? Pour moi, si le merveilleux se présente sous la garantie d'un nom honorable et avec l'affirmation d'un observateur compétent, je me fais un devoir de le soumettre à l'expérimentation, sans prévention d'aucune espèce, avec l'ardent désir de m'édifier moi-même et le parti pris de me dévouer corps et âme à ce que je croirai vrai et utile.

« C'est dans ces dispositions d'esprit que m'a trouvé la lettre par laquelle M. le docteur Eissen (de Strasbourg) a lancé dans le monde médical la découverte de la *danse des tables* tout fraîchement importée d'Allemagne. Un confrère de Paris, d'une haute intelligence et d'une probité à l'abri du moindre soupçon, m'avait confirmé les assertions du rédacteur en chef de la

Gazette médicale de Strasbourg, par la narration des prodiges dont il avait été le témoin et l'auteur. Dès lors, le doute philosophique, que je ne pouvais encore abjurer, me pesa et me devint insupportable. Je vous vis, en ce moment, encore surexcité par les expériences toutes récentes auxquelles vous veniez de vous livrer, et vous fûtes mon premier initiateur. En vous quittant, je ne pus m'empêcher de rêver aux horizons nouveaux que la constatation de cette force inconnue ouvre à l'humanité. Pourtant, en y réfléchissant un peu, ma stupéfaction ne tarda pas à se dissiper sans que pour cela mon enthousiasme fût moins grand. En effet, pensais-je, depuis longtemps on connaît les singuliers phénomènes de cet agent, auquel on a donné le nom de *magnétisme animal;* l'influence qu'exerce, à l'aide de cette puissance, l'homme sur son semblable, sur les animaux et sur certaines plantes. Aujourd'hui, une circonstance, fortuite peut-être, a démontré que cette action s'étendait au delà de la sphère restreinte que nous lui avions arbitrairement assignée; et nous acquérons la preuve que tous les corps, même ceux qui ne sont pas organisés, sont également

tributaires de cette influence. Voilà tout. En somme, cela revient à dire que *l'homme est le roi de la création*, et que *tout* est soumis à son empire. Cela veut dire bien des choses encore, sur lesquelles je reviendrai tout à l'heure ; car j'ai hâte de terminer cette digression, qui m'éloigne de mon sujet.

« Vous vous souvenez, mon cher confrère, que je voulais vous raconter quelques faits bien dignes d'être notés, et que j'ai produits dans mon intérieur ou dans des réunions d'amis.

« 1° Une jeune femme et moi nous avons imposé les mains d'un petit garçon de six ans, et en moins de cinq minutes l'enfant, qui n'était pas prévenu, a tourné sur lui-même d'une manière irrésistible.

« 2° Avec trois de mes amis, âgés de trente à quarante-cinq ans, j'ai formé la chaîne sur un disque de bois de trente à trente-cinq centimètres de diamètre, placé sur un vase de métal retourné de façon à ce que le pied fût en haut. Au bout de sept à huit minutes, le mouvement de rotation avait acquis une telle vitesse, que nous ne pûmes plus le suivre.

« 3° Une montre en or, suspendue par sa chaîne

du même métal, tenue dans une main perpendiculairement, le coude appuyé sur un plan solide, décrivit, sous l'empire de ma volonté, des oscillations dans tous les sens, en ligne droite et circulairement, tantôt ralentissant, et tantôt accélérant son mouvement. Les mêmes effets étaient obtenus avec une plus grande promptitude lorsque je donnais ma main demeurée libre à une autre personne qui joignait son commandement au mien. Pour rendre cette expérience, des plus curieuses, à la fois plus exacte et plus concluante, je fais à cette heure construire un appareil très-simple, sur lequel il suffira d'appliquer la main pour déterminer les mouvements d'un pendule dans une direction quelconque, et sans pouvoir, même involontairement, lui imprimer aucune secousse par la contraction fibrillaire des muscles.

« 4° Une bague en or, attachée à un fil et tenue à la main comme la montre dans l'expérience précédente, est reçue dans un verre dont elle ne touche pas le fond, et avec la précaution de la faire passer à peu près par l'axe du vase. Sur mon commandement tacite ou articulé, je lui ai fait toucher tel point des parois

que je voulais et le nombre de fois que j'indiquais ;

« 5° Une clef en fer, dont l'extrémité opposée à l'anneau est fixée à un volume, dans le but d'augmenter son poids, tenue par deux personnes qui appliquent chacune un doigt autour de l'anneau, décrit en un clin d'œil un mouvement de rotation dans le sens que lui enjoint la volonté combinée des expérimentateurs ;

« 6° Des chapeaux, des assiettes et différents autres objets se meuvent dans toutes les directions, par le seul effort de la volonté. Mais je m'arrête dans cette énumération, afin de ne pas tomber dans des redites et dans le récit de faits aujourd'hui connus de tout le monde.

« Est-ce bien une force nouvelle qui vient de nous être révélée? Je crois plutôt, pour mon compte, que c'est une manifestation particulière de l'électricité vitale, déjà et depuis longtemps étudiée sous le nom de *magnétisme animal*. Quelle que soit la destinée de cette découverte, elle mérite assurément de fixer l'attention des savants ; car nul ne saurait prévoir les applica-

tions dont elle est susceptible. C'est tout un monde à explorer, et c'est peut-être la clef d'une science nouvelle qui nous dévoilera les mystères jusqu'à présent impénétrables de la psychologie.

« Saluons donc avec bonheur cette ère de régénération qui s'annonce, et dont la mission sera de purifier l'humanité des doctrines matérialistes qui la détournent de sa voie! Et puis, suivons, sans nous laisser rebuter par les obstacles, ce filon que le hasard nous a montré! Qui sait s'il n'y a pas au bout de quoi illustrer toute une génération!

« Tout à vous,

« Dr ALEX. MAYER. »

CHAPITRE V.

ACCIDENTS.

Ce livre, écrit au courant de la plume et dans l'espace de quelques heures, s'il présente des imperfections quant au plan, à la contexture et à la forme; s'il porte trop fortement empreint le cachet des préoccupations diverses où des faits aussi nouveaux et aussi merveilleux ont pu me plonger; ce livre, dis-je, n'est pas l'expression d'un enthousiasme outré et dont l'exaltation voile à mes yeux la vérité.

Sans doute, je n'oserai affirmer que j'ai été toujours et partout à l'abri des illusions, nées sous l'empire d'un désir ou des joies d'un succès; mais ces erreurs, contre lesquelles j'ai constamment cherché à me prémunir, sont de

celles que l'esprit le plus cuirassé et les sens les mieux préparés ne sauraient prévoir et éviter : *Errare humanum est*, dit Cicéron; et les erreurs des plus beaux génies, en consacrant la maxime de l'orateur romain, montrent le côté essentiellement vulnérable de la nature humaine.

Si je me suis trompé, si, dans quelques circonstances, j'ai été le jouet de mes sens ou de mon esprit, je me suis trompé de bonne foi, jamais dans la pensée, arrêtée d'avance, d'en imposer au public et d'étendre la science sur une espèce de lit de Procuste, pour la plier à mes besoins et même à mes caprices.

En acceptant la mission d'écrire ce livre, je ne me suis imposé le rôle ni de l'avocat officieux du nouveau fluide, ni de son détracteur impitoyable; je me suis constamment borné à dire ce que j'ai vu, et à noter les résultats de mes expériences personnelles; la réserve que je m'étais prescrite sur tout ce qui n'était pas fait matériel et brutal a été si scrupuleusement observée, que nulle part, au milieu de ces pages écrites en courant, je n'ai osé qualifier la force dont j'étudiais les effets. Toujours enfermé dans le cercle de l'expérimentation, je n'ai rien vu

au delà et je n'ai rien voulu voir Je laisse aux esprits aventureux et amis des théories hasardées le soin de bâtir des systèmes et de fonder des théories. Content de mon rôle d'observateur, je crois l'avoir rempli, sinon sans reproches, du moins et toujours avec conscience.

C'est pour ne pas me départir de cette règle de conduite que j'inscris ici les accusations graves portées contre le nouveau fluide. M. le docteur Eissen dit, en finissant la lettre dont j'ai déjà donné deux passages :

« Finalement, j'ajoute que l'expérience n'est pas entièrement sans danger. Des guéridons se sont dévissés et sont tombés sur les pieds des expérimentateurs ; une jeune personne, dans un pensionnat, a été violemment renversée par la table, qui a rompu sa chaîne ; une table à charnière s'est tout à coup fermée et a écrasé les doigts de la moitié des expérimentateurs ; des dames se sont trouvées mal ; d'autres ont eu des attaques de nerfs ; et on mande officiellement de la Bavière qu'un commis voyageur israélite, qui avait provoqué et dirigé une semblable expérience dans la ville de Roth, est mort subitement pendant l'expérience. »

Quant aux accidents déterminés par la table, ils tiennent à des circonstances qu'il est facile d'éviter; ils ne sont pas fatalement les résultats du fluide, et l'expérience mieux conduite n'aura pas de semblables inconvénients.

Mais ce qui est plus grave, c'est la mort du commis voyageur — Cependant n'allons pas, sur une simple rumeur populaire, porter un jugement scientifique. — D'abord, le fait est-il bien avéré? Mon confrère de Strasbourg en assume-t il la responsabilité? — Non certes, il le rapporte comme une nouvelle, il le répète comme on le lui a dit, il n'affirme ni ne nie; rien de plus, rien de moins. — En admettant même la réalité de cette mort, a-t-on constaté par une autopsie scrupuleuse la cause de ce décès subit? S'est-on assuré qu'il n'était pas le résultat d'une coïncidence quelconque, d'un état maladif antérieur, d'un anévrisme, par exemple? — Évidemment les esprits sévères et réfléchis ne peuvent encore inscrire dans la science la mort du commis voyageur de Roth parmi les accidents du nouveau fluide et les dangers de la danse des tables.

De son côté, l'*Illustration* ajoute à l'article

de M. Depping, auquel j'ai emprunté quelques fragments, les lignes suivantes sous forme de post-scriptum : « Suivant les dernières nouvelles, il faut que toutes les personnes formant la chaîne aient préalablement été magnétisées, ou au moins que le conducteur de la chaîne jouisse de grandes propriétés magnétiques qu'il puisse communiquer aux autres. Les expériences se multiplient ; maintenant on fait tourner non-seulement des tables, mais des chaises, des armoires, des buffets, etc., etc. Cependant de graves accidents ont déjà eu lieu : nous ne parlons pas des maux de tête, des attaques de nerfs, etc., suites inévitables de ces expériences. Mais il peut en résulter des convulsions épileptiques, et l'on cite un jeune homme de seize ans dont la vie est en danger, pour avoir plusieurs fois de suite renouvelé de pareils essais. »

Je laisse de côté l'intervention du magnétisme, qui est parfaitement reconnu aujourd'hui ne jouer aucun rôle dans le phénomène de la danse des tables, et je m'arrête aux attaques de nerfs, aux convulsions épileptiques et aux dangers de mort qui menacent la vie du jeune expérimentateur de seize ans.

Dieu me garde de contester la vérité de ces faits : ils m'ont été affirmés par un homme qui n'avait aucun intérêt à les produire et dont la loyauté, depuis longtemps connue, est au-dessus de tout soupçon.

Mais pour mon compte j'atteste, de la manière la plus formelle, que jamais, pendant mes expériences ou à leur suite, je n'ai constaté des attaques de nerfs, des convulsions épileptiques, en un mot la moindre *maladie* nerveuse. Souvent, par suite du mouvement rotatoire, les expérimentateurs ont éprouvé des vertiges, des tournoiements de tête comme en ressent un valseur à ses débuts ; presque toujours aussi une certaine fatigue, une sorte de gêne que l'on ne peut comparer à rien, se font sentir aux articulations du coude et dans les avant-bras, du côté surtout où la sensation de chaleur et de fourmillement a été la plus prononcée. Quelquefois, mais cet accident est plus rare et ne se produit qu'à la suite d'essais répétés souvent et à intervalles rapprochés, j'ai observé des maux de tête que je ne puis mieux comparer qu'à la migraine. Contre cet accident, qu'on me permette de le dire en passant, le meilleur remède,

et qui m'a le plus souvent réussi, est l'ingestion de deux ou trois perles d'éther du docteur Clertan.

En dehors de ces phénomènes fugitifs et sans importance, j'affirme de nouveau que jamais il ne m'a été donné de constater des accidents morbides réels ; et pourtant mes expériences ont été nombreuses, elles ont eu pour acteurs des personnes des deux sexes, des enfants, des femmes, que l'atmosphère parfumée des salons transforme en véritables sensitives.

Que les expériences se multiplient, que les observations soient dirigées par des hommes compétents et sincères : tout un monde nouveau est peut-être renfermé dans la danse des tables, et le fluide inconnu, Messie jusqu'à présent incompris par la physiologie, apportera peut-être des vérités nouvelles à la science et surtout à l'art de guérir.

CHAPITRE VI.

CONCLUSION.

La découverte dont l'histoire fait le sujet de ce livre peut être rapprochée de la photographie et de l'éthérisation : elle nous initie, comme ces dernières, à la connaissance d'un principe inattendu, d'une force nouvelle dont un avenir prochain, je l'espère, nous dévoilera la puissance et les applications.

Mais aujourd'hui, alors que les expériences, tentées isolément, ont eu pour but plutôt la constatation du phénomène que son étude scientifique, est-il raisonnable, je ne dis pas possible, d'en rechercher la cause et de classer la loi qui le régit soit parmi les lois du monde inorga-

nique, soit parmi les lois des êtres organisés?

J'ai montré, dans un chapitre de cet ouvrage, que, parmi les agents du monde physique, ceux qui se rapprochent le plus du principe de la danse des tables par leurs effets merveilleux, tels que l'électricité, le calorique et le magnétisme terrestre, ne pouvaient être admis comme la cause prochaine ou éloignée des mouvements qu'exécutent les corps dans de certaines circonstances.

Parmi les actions vitales, il en est quelques-unes, celles du système nerveux, par exemple, mal connues, imparfaitement étudiées jusqu'à présent, obscurcies par des théories sans nombre et surchargées de tous les faits étranges dont la médecine ne peut se rendre compte, qui semblent ne pas être étrangères au phénomène de la danse des tables: mes observations relatives aux sexes, aux tempéraments, aux affections nerveuses, ne laissent aucun doute sur ce point.

Mais n'y a-t-il dans le phénomène qu'une action purement nerveuse? La volonté, ce messager de l'intelligence, ne joue-t-elle pas un rôle encore plus important que le système nerveux,

et ne le prime-t-elle pas de toute la distance qui sépare la raison qui dirige du bras qui exécute?

La danse des tables serait-elle donc un phénomène moral, une manifestation pure et simple de la volonté? Non, certes non, du moins dans les conditions connues des phénomènes de la vie morale. — Qui jamais a indiqué les moyens de transmettre sa pensée à des corps inorganisés? — Quand l'homme parvenait à se faire comprendre et obéir par un animal dont la domesticité n'avait pas dompté les instincts sauvages, il était l'objet de l'étonnement, de l'admiration même, comme Latude, comme Carter, comme M. Charles; mais à la fin, en y réfléchissant mieux, on ne tardait pas à être sur la trace du procédé : L'animal, se disait-on, a des besoins dont la non-satisfaction brise ses instincts et ses forces; il est des nécessités, telles que l'esclavage, la faim, etc., devant lesquelles s'amollissent les natures les plus sauvages; et puis, ajoutait-on, ces hommes que nous admirons aujourd'hui ne sont que les copistes plus ou moins adroits de nos pères, qui surent arracher, pour les soumettre à leurs

usages, le cheval à ses steppes, le chat à ses forêts, le chien à ses maquis, etc., etc.

Mais en est-il de même pour les corps inorganiques? Quels sont leurs organes mystérieux qui perçoivent les ordres de ma volonté? Par quelle route occulte ma pensée arrive-t-elle au cœur ou au cerveau de cette table, et s'en fait obéir comme des muscles de mon corps? « Marche! » dit mon esprit, et la table marche!!! «Tourne,» s'écrie ma volonté, et la table tourne!!! O prodige! les végétaux, mieux partagés que l'homme, vont-ils avoir une intelligence impérissable? et les filets nerveux que M. Gaudichaud, je crois, a constatés sur les plantes, ne seraient-ils que l'enveloppe matérielle de leur âme immortelle?

Mais alors, les minéraux, eux aussi, ont des organes, des filets nerveux, une intelligence, une âme!!! «Tourne!» dit ma volonté à un saladier, et le saladier tourne!!! «Oscille!» dit ma pensée à la montre, et la montre oscille!!! Y aurait-il, comme l'ont prétendu quelques philosophes, et comme je l'ai soutenu dans ma thèse de doctorat, une âme universelle, distribuant ses rayons divins à tous les corps de la nature.

selon leur organisation? O Aristote! ô Linnée! ô Buffon! que deviennent, sous les flots toujours montants de la science et du progrès, vos divisions des corps de la nature!!! *Mineralia crescunt*, disait Linnée; *vegetalia crescunt et vivunt*; *animalia crescunt, vivunt et sentiunt*. O naturalistes, venez devant cette pierre qui tourne au gré de ma volonté, abjurez votre aphorisme, et reconnaissez que les minéraux font autre chose que de croître, et que les végétaux ne se contentent pas également et de croître et de vivre.

Mais que font-ils alors?

O âme universelle, esprit qui pénètres tous les mondes, donne à mon intelligence troublée un de tes rayons favoris!!!

Que font-ils, les végétaux et les minéraux qui marchent et qui tournent?

Je l'ignore; mais ce que je sais et ce que j'affirme, c'est qu'ils ne font ni une action électrique, ni une action calorique, ni une action magnétique, ni une action physiologique, ni une action psychique. Ils obéissent à une cause dont nous ne connaissons pas la nature et dont la science n'a pas encore même déterminé les lois.

C'est pour ces motifs que je me suis constamment tenu dans la stricte et simple observation des phénomènes, laissant les plus aventureux se perdre dans la recherche de l'inconnu.

FIN

TABLE.

Préface. 5

Chapitre I. — Historique. 11

Chap. II. — Conditions de succès. 27

Chap. III. — Mode opératoire. 55

Chap. IV. — Expériences diverses et curieuses. 71

Chap. V. — Accidents. 87

Chap. VI. — Conclusion. 97

LIBRAIRIE NOUVELLE

45, BOULEVARD DES ITALIENS, EN FACE DE LA MAISON DORÉE.

La Case de l'oncle Tom, par Mme H. Beecher Stowe, traduite par M. Léon Pilatte, avec *une Préface de l'auteur écrite spécialement pour cette traduction*, précédée d'une introduction et accompagnée de notes du traducteur. — Traduction autorisée par Mme Stowe. — *Nouvelle édition*, avec préface de George Sand. 1 vol. in-18 anglais . . . . . 3 fr. 50 c.

Regain. — La Vie parisienne, par N. Roqueplan. 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.

Scènes d'Italie et de Vendée, par Crétineau Joly. 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.

Le Livre posthume, ou **Mémoires d'un suicidé**, par Maxime Du Camp. 1 vol. in-18 anglais. . . . . 3 fr. 50 c.

Ce qui est dans le cœur des femmes, Poésies nouvelles, par madame Louise Colet, suivi de la *Colonie de Mettray* (couronné par l'Académie). 1 vol. in-18 avec grav. . . . . 2 fr.

La Dame aux Perles, par Alexandre Dumas fils. 1 vol. in-8° (*Édition cabinet de lecture*). . . . . 20 fr.

Du soir au matin, *Scènes de la vie militaire*, par A. Du Casse. 1 vol. in-8° (*Édition cabinet de lecture*). . . . . 5 fr.

Mystères des Théâtres (1852), par Edmond et Jules de Goncourt et Cornélius Holff. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

Le Pape Clément XIV, seconde et dernière lettre au père Theiner, par J. Crétineau Joly. . . . . 5 fr.

Graziella, par A. de Lamartine. 1 vol. in-32. . . . . 1 fr.

Pologne et Russie, par J. Michelet. 1 vol. in-18. . . . . 1 fr.

Mademoiselle de Fontanges, par H. de La Madelène. 1 vol. in-32. 1 fr.

Physiologie du Sentiment, par Roeder. 1 vol. in-32. . . . . 1 fr.

Rabelais, par Eugène Noel. 1 vol. in-18. . . . . 1 fr.

Bernard Palissy, le Potier de terre. 1 vol. in-18 . . . . . 75 c.

Légende d'Alexandre-le-Grand au XIIe siècle, par le comte Ch. de Villedeuil. 1 vol. in-18. . . . . 1 fr. 50 c.

SOUS PRESSE :

Histoires normandes, par A. Karr. 1 vol. in-18 anglais. . . . 3 fr. 50

Devant les tisons, par Alphonse Karr. 1 vol. in-18 anglais. . . . 3 fr. 50

L'Enfance, par A. de Lamartine. 1 vol. in-32. . . . . 1 fr.

Un amour en diligence, par G. Desnoiresterres. 1 vol. in-32. . . 1 fr

Paris à l'envers, Étude satirique, anecdotique et contemporaine, par le comte Ch. de Villedeuil. 1 vol. in-18. . . . . 2 fr.

Les Maîtresses de Louis XV (Lettres et documents inédits), par MM. Edmond et Jules de Goncourt. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Traité de la Vie élégante, par H. de Balzac. Charmant volume in-32, imprimé avec soin sur beau papier. (Cet ouvrage n'a jamais été publié dans les œuvres de M. de Balzac.). . . . . 1 fr.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH. 1.

3 2044 010 402 634

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

CANCELLED